

Un pays malade de ses langues

Jacques Maurais

Number 57, September–October–November 1994

Littérature irlandaise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19624ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maurais, J. (1994). Un pays malade de ses langues. *Nuit blanche*, (57), 44–45.

La question du gaélique

L'une des premières tâches que s'est imposées la nouvelle présidente irlandaise a été de réapprendre et de perfectionner son gaélique. La langue qui est parlée couramment et quotidiennement par environ cinq pour cent de la population de l'île suscite d'innombrables polémiques, la plupart sur le mode élégiaque. Entre la foi aveugle et l'ironie malicieuse, il est parfois difficile de déceler la vérité de la situation politico-linguistique. L'indifférence des clercs, le caractère obligatoire et ennuyeux de l'enseignement du gaélique et surtout le décalage entre les discours officiels sur l'importance de la langue et la pratique réelle ont beaucoup nui aux efforts des militants en faveur du rétablissement du gaélique comme langue nationale du pays. Son statut de première langue officielle paraît bien chimérique quand on pense aux débats du parlement national qui se déroulent presque exclusivement en anglais. La situation dans les *Gaeltachtaí*, situés dans l'ouest du pays où l'on parle le gaélique, est dramatique. Ces régions, envahies par l'émigration, résistent mal à l'anglicisation. En fait, pour ce qui est de la question linguistique, l'espoir est aujourd'hui dans les villes. Une forte croissance du nombre d'écoles de langue gaélique dans les grandes villes irlandaises, l'apparition d'une toute nouvelle station de radio à Dublin, la création de diplômés universitaires de langue gaélique dans les universités dublinoises attestent un renouveau d'intérêt pour la langue dans les milieux urbains jusqu'alors considérés comme hostiles. Le gaélique, pour ces nouveaux citadins *irlandophones*, n'est plus synonyme d'un monde rural et passéiste, voué au culte de la Foi et de la Patrie. Le droit de parler sa langue relève désormais des droits fondamentaux des minorités et se situe dans une logique *écologique* qui n'a rien à voir avec le vieux discours revancharde sur les maudits Anglais. La survie de la langue se révélera difficile mais sa mort est loin d'être certaine.

Le miroir fêlé

Toute société de la périphérie doit conjurer les démons du nombrilisme. Une île qui a longtemps vécu à l'ombre du royaume de sa Majesté britannique emprunte à tâtons le chemin de la décolonisation intellectuelle. À ce moment de l'histoire de l'Irlande, l'Europe lui offre enfin la possibilité d'abandonner ce que Joyce appelait le miroir fêlé du serviteur, de sortir du seul contexte anglo-irlandais pour se situer en Europe, avec tout ce que cela implique de positif pour sa propre image. Le risque de voir l'axe européen mener à un appauvrissement disparaît si l'on prend en compte la très importante diaspora irlandaise qui a marqué à sa façon des pays aussi différents que le Québec et l'Argentine. Île, mère-patrie, ancienne colonie, haut-lieu de pratique religieuse, théâtre de luttes fratricides, réservoir d'écriture inépuisable et d'auto-réflexion obsessionnelle, l'Irlande est moins l'écomusée de nos hantises passées que l'écran de nos projections futures. ■

par Michael Cronin**

* Fianna Fail (Soldats de la Destinée) : l'un des deux grands partis politiques de la République fondé en 1926 par Eamon De Valera dont le programme réclamait une politique plus ferme vis-à-vis de l'Angleterre, préconisant notamment l'abolition du serment d'Allégeance à la Couronne et une politique économique axée sur le protectionnisme.

** Ex-directeur de la revue *Graph*, Michael Cronin est maître-assistant à la faculté des lettres de Dublin City University. Il travaille actuellement sur une histoire de la traduction en Irlande.



Dans les Falls. La révolte des ghettos a eu lieu, mais la liberté se

UN PAYS MALADE

**« Dia's Muire dhuit ! » L'hôtesse prononce c
Lingus quitte l'aéroport d'Heathrow en di
par le héros de David Lodge dans Un to
membres de la puissante Église irlandaise
donc quelqu'un pour donner l'absolution g
L'avion vient de se poser à Dublin. En tou
le voyage, à cinq mots d'irlandais.**

L'irlandais n'est guère plus présent dans le paysage urbain de la capitale. Il en serait d'ailleurs totalement absent si la loi n'obligeait pas à identifier les plaques ononymiques dans les deux langues officielles du pays. Dans les rues, on n'entend que l'anglais. La télévision n'offre tout au plus qu'une douzaine d'heures en irlandais par semaine. Pour entendre parler irlandais, il faut faire partie d'un réseau d'initiés, très probablement sympathiques à la cause de l'IRA (on peut en obtenir les coordonnées en s'adressant au MI5* avant de quitter Londres), ou bien fréquenter un ou deux pubs voisins des bureaux du *Bord na Gaeilge* (en quelque sorte l'Office de la langue irlandaise). Ou encore aller dans les *bantoustans* irlandophones, *Gaeltachtaí*, situés aux extrémités ouest et sud-ouest du pays. Partout ailleurs, on n'entend que la langue de l'ancien colonisateur. Langue prononcée d'ailleurs avec un fort accent local, de sorte que, pour plusieurs, c'est cette variété régionale très marquée de l'anglais et non la vieille langue celtique qui constitue le signe distinctif de l'identité irlandaise.



it attendre.

photo: J. Anderson (Viva)

DE SES LANGUES

**s mots de bienvenue alors que l'avion d'Aer
ction de Dublin. Contrairement au vol pris
petit monde, celui-ci transporte plusieurs
ouf ! nous pouvons être rassurés, il y aura
nérale en cas de catastrophe ! « Slán leat ! »
et pour tout, nous aurons eu droit, pendant**

Il aura fallu plus de six siècles (1366 : « Statuts de Kilkenny ») de répression, d'imposition linguistique pour obtenir que la langue de l'envahisseur devienne, pour une large part de la population — mais avec une mauvaise conscience profondément ancrée — symbole d'identité nationale. Mais une minorité de militants continuent de résister farouchement à cette conquête linguistique. Schizophrénie linguistique de l'Irlande, écartelée entre sa langue ancestrale et l'anglais. *Schizoglossie* accrue par le fait que la variété prestigieuse de l'anglais est la « *Received Pronunciation* », celle de l'Angleterre, alors que l'*hiberno-anglais*** est plutôt considéré comme la norme des échanges informels.

La culpabilité causée par la perte de la langue ancestrale se manifeste jusque dans les statistiques publiées par le gouvernement, qui tentent de gonfler jusqu'à l'exagération le nombre des personnes qui parlent irlandais. Dans certains documents, on prétend même que, pour la première fois depuis l'Indépendance (1922), le nombre de locuteurs a dépassé le million en 1981. On n'arrive à de tels

résultats qu'en additionnant tous les enfants qui suivent des cours d'irlandais. Une évaluation plus sérieuse, celle de Reg Hindley (*The Death of the Irish Language*, 1990), arrive à un maximum de 8 000 à 10 000 personnes (soit moins d'un pour cent de la population) capables non seulement de *se débrouiller* en irlandais pendant quelques minutes, mais bien de parler réellement la langue et de l'utiliser de façon continue.

Politique linguistique et impératifs économiques

Pourtant, le gouvernement irlandais, dès l'Indépendance, a adopté d'importantes mesures linguistiques. Dans les années 20, on confiait à la police le recensement linguistique destiné à déterminer les frontières des *Gaeltachtaí*, les enclaves *irlandophones*. (D'où l'on voit que, contrairement aux prétentions d'Alliance-Québec et de *The Gazette*, ce ne sont pas les Québécois qui ont inventé les *language cops* !) Dans ces zones pour la plupart défavorisées, les parents qui utilisent l'irlandais à la maison reçoivent une allocation de l'État : on peut donc dire que l'Irlande a aussi inventé le *béesse* linguistique ! Le montant de cette allocation, appelée *deontas*, est toutefois minime : de deux livres en 1933, il n'est aujourd'hui que de dix livres. Mais l'obtention d'un *deontas*, accordé après examen par un fonctionnaire, qui peut se rendre au foyer de l'enfant mais qui le plus souvent se contente d'une visite à l'école, est surtout la clé qui permet l'accès à de plus grandes largesses de l'État : par exemple, la famille qui parle irlandais à la maison pourra recevoir une subvention au logement de 3000 livres au lieu de 2000 pour la famille anglophone, et ceux à qui l'on refuse cette subvention peuvent obtenir 800 livres s'ils réussissent à apprendre l'irlandais en deux ans, 600 livres s'il leur faut trois ans, 400 livres pour quatre ans. L'Irlande a donc choisi comme politique linguistique de récompenser les citoyens qui utilisent l'irlandais : subventions aux parents, subventions aux entreprises qui recrutent de préférence des *irlandophones*, prime de 7,5 % aux policiers des *Gaeltachtaí* qui rédigent leurs rapports en irlandais. Mais on a vu ce que donnent des mesures uniquement incitatives pour retrouver l'usage d'une langue.

Si les Irlandais ne sont pas encore parvenus à oublier complètement leur langue ancestrale, les conditions économiques très difficiles, encore pires dans les zones *irlandophones*, font que l'on a désespérément besoin de l'anglais pour émigrer, soit vers des villes en Irlande même, soit vers l'étranger. Dans ces circonstances, on s'explique pourquoi tant de parents choisissent d'élever leurs enfants en anglais et laissent à l'école le soin de leur enseigner l'irlandais. Le résultat ne surprend guère : la très grande majorité de la jeunesse n'apprend plus depuis longtemps à parler l'irlandais de façon courante. ■

par Jacques Maurais***

* L'équivalent de notre agence d'information et de sécurité.

** L'île portait le nom d'Hibernia à Rome.

*** Jacques Maurais est linguiste. Il a publié plusieurs ouvrages et articles sur des thèmes pour la plupart reliés à des questions d'aménagement linguistique. En collaboration avec F. Gauthier et J. Leclerc, il vient de publier un volume de traductions juridiques : *Langues et Constitutions* (Montréal et Paris, OLF et CILF, 1993). Il est membre du comité de rédaction de la revue *Le français moderne* et des *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale*.